

## 12. L'option du symptôme contre les impasses de la civilisation

Marie-Jean Sauret

DANS **L'EFFET RÉVOLUTIONNAIRE DU SYMPTÔME 2008**, PAGES 205 À 222  
ÉDITIONS ÉRÈS

ISBN 9782749209531

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/l-effet-revolutionnaire-du-symptome--9782749209531-page-205?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour érès.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/l-effet-revolutionnaire-du-symptome--9782749209531-page-205?lang=fr).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

## IV

### LA RÉPONSE DU SYMPTÔME

## L'option du symptôme contre les impasses de la civilisation

« Le salut de l'homme est dans le choix », avance Freud<sup>1</sup> pour caractériser ce que l'on peut espérer de mieux d'une psychanalyse. « La tâche, écrit-il, n'est pas de rendre impossibles les réactions morbides, mais d'offrir au moi du malade la liberté de décider pour ceci ou pour cela<sup>2</sup>. » Autant dire que le névrosé est un malade de l'engagement, de la décision et de l'acte, au point que Freud, encore lui, écrit, dès 1895<sup>3</sup>, qu'il s'agit de lui rendre sa capacité d'aimer, de travailler et de jouir des choses de la vie. Le « choix de la névrose » se paie *cash* : du renoncement – si l'expression suivante n'est pas tautologique – à la capacité d'acte. Ou le choix de la névrose, ou le *choix forcé* !

---

1. G. de Traz, « Visite à Freud », *Les nouvelles littéraires*, mars 1923, repris dans *Pas tant*, n° 13, 1986, p. 2-4 ; j'ai commencé à travailler sur ce texte pour une journée d'étude à Namur et publié sous la même phrase de Freud deux articles différents : M.-J. Sauret, « Le salut de l'homme est dans le choix », dans Y. Cartuyvels, F. Collin, J.-P. Lebrun, J. de Munck, J.-P. Mugnier, M.-J. Sauret, *Engagement, décision et acte dans le travail avec les familles*, Bruxelles, ministère de la Communauté française, 2005 ; « La salud del hombre está en la elección », *Clinica y Pensamiento*, n° 4, 2005, p. 5-21. Une version du présent texte a été publié en espagnol : « La elección del sintoma contra los impasses de la civilización », dans *Desde el jardín de Freud*, Universidad nacional de Colombia, n° 5, 2005, p. 198-212.

2. S. Freud, « Le moi et le ça » (1923), dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1982, p. 265.

3. S. Freud, J. Breuer, *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1975 (5<sup>e</sup> édition).

Cette thématique nous ramènerait-elle aux fondements de la psychanalyse ? Oui, mais pour que nous constatons qu'en un sens tout a changé. La psychanalyse a surgi, à une certaine époque, comme une chance pour les névrosés et ceux qui leur faisaient cortège. Aujourd'hui, si les questions posées sont toujours d'actualité, n'est-ce pas parce que la psychanalyse elle-même est réduite à une relative impuissance ? Pourquoi ? Comment rendre compte de ce changement ? Peut-on s'en laisser enseigner pour une politique à la hauteur des exigences de la subjectivité et du lien social de notre époque ?

Tel est ce que je me propose d'examiner succinctement, en rassemblant quelques balises pour notre réflexion : le « radical de la singularité » ; la transmission de l'humain ; la nouvelle donne sociale ; la responsabilité *versus* culpabilité ; l'issue *forcée* de la logique collective.

#### LE « RADICAL DE LA SINGULARITÉ<sup>4</sup> »

Le sujet de l'acte est le sujet de la parole : celle-ci est mise en acte singulière du pouvoir de symbolisation, grâce auquel le sujet est subversion des discours concrètement tenus par l'Autre. Nous avons largement exposé comment le sujet reçoit sa structure du langage : de n'y être que représenté, le réel de son être échappe à la détermination symbolique ; il y fait littéralement ce trou dans le savoir que Freud a désigné du terme d'inconscient.

Il revient dès lors au sujet de construire la réponse à la question de ce qu'il est (le fantasme) et de s'assurer de ce qu'il est d'irréductible à aucun savoir (le symptôme). Nous savons encore la fonction que jouent dans ce processus le complexe d'Œdipe pour symboliser ce que le sujet doit à l'Autre, et le complexe de castration grâce auquel il peut symboliser sa relative émancipation : ce que nous avons déjà qualifié de solution névrotique. En un sens, l'indétermination du sujet, le complexe de castration et le symptôme fournissent les éléments nécessaires à une théorie de l'acte... du sujet névrosé capable de se passer du père...

---

4. P. Bruno, *La passe*, Toulouse, PUM, coll. « Psychanalyse & », 2003.

De quoi est fait ce « plus singulier » inclus dans le symptôme, point d'appui pour une émancipation de l'Autre ? De n'importe quoi qui assure le sujet – et chacun d'entre nous – qu'il n'est réductible à aucun savoir, pas plus scientifique qu'éducatif... ou psychanalytique, pas plus religieux ou mythique que fantasmagique. Le symptôme inclut le point par où le sujet garde un rapport avec ce réel irréductible au savoir. Ce réel *indéterminé* est ce qui met la pagaïe dans toutes les théories. Malgré sa difficulté, cette articulation a déjà renouvelé l'abord de la question de l'acte.

Le singulier, nous en savons assez pour avancer que c'est ce qui assure chacun qu'il ne saurait se confondre avec son semblable ; c'est ce qui convainc chacun, ici, qu'il est radicalement différent de son voisin, qu'il est lui et pas un autre, alors même qu'il ne saurait dire de quoi est fabriqué ce réel, puisque, par définition, ce dernier met tous les savoirs en échec. « Singularité » est à entendre, répétons-le, au sens que le terme prend en mathématiques, celui d'une valeur littéralement exceptionnelle au regard d'une fonction : dérogeant aux limites de la fonction, cette valeur la fait exploser. L'inconscient est ici ce qui donne à chacun le sentiment d'être « lui-même » (exceptionnel) et pas un autre, tout en lui dérobant le savoir (la fonction impossible) qui réduirait son être à du symbolique : ce trou dans le savoir, que le symptôme maintient ouvert<sup>5</sup>, découle de la possibilité même de la parole et de son usage. Au point que certains sujets donnent l'impression qu'ils ne réussissent à s'assurer d'eux-mêmes qu'à la condition de dire « non » à toute proposition !

Nous mesurons l'écart de la psychanalyse à la science : il n'est de science que du général. Pour faire science (au sens où la psychologie y a recours, par exemple), le savant exclut la singularité (non mesurable) au profit de la particularité (évaluable). La particularité relève du quantitatif mais également du qualitatif

---

5. C'est ainsi que je m'explique que Lacan ait pu donner au symptôme l'allure d'une fonction de type  $\sum(x)$ , où  $x$  est justement une valeur singulière : « Qu'est-ce qui, de l'inconscient, fait ex-sistence ? c'est ce que je souligne du support du symptôme. Je dis *la fonction* du symptôme, fonction à entendre comme le  $f$  de la formulation mathématique,  $f(x)$ . Et qu'est-ce que le  $x$  ? C'est ce qui, de l'inconscient, peut se traduire par une lettre, en tant que c'est seulement dans la lettre que l'identité de soi à soi est isolée de toute qualité » (J. Lacan, « Le séminaire RSI, leçon du 21 janvier 1975 », *Ornicar* ? n° 3, mai 1975, p. 107).

(toutes les caractéristiques communes à des individus) : le savant calcule et décrit un individu moyen dont le fonctionnement psychologique n'a aucune existence concrète. Ainsi, la mesure, quantitative comme qualitative, a exigé la suppression des noms, prénoms, du rapport au sexe... et surtout, de cette capacité de l'humain à se demander, à propos de tout ce qui lui arrive, ce que cela signifie, question qui témoigne de l'irréductibilité du réel au savoir. De sorte que nous pouvons affirmer, en un sens, que *la psychologie traite d'individus qui sont privés des principales caractéristiques de l'espèce humaine* ! Sur ce point aussi, le poète et le romancier devancent le psychologue, ce que démontre le beau titre de Robert Musil, par exemple, *L'homme sans qualités*<sup>6</sup>.

Hannah Arendt avait vu ce problème : elle considérait que cette psychologie fonctionnait à l'égal de l'idéologie nazie qui, en privant les sujets de leur singularité, de leur symptôme, les homogénéisait, les massifiait et les préparait pour le totalitarisme<sup>7</sup> ! Finalement, le névrosé, avec son complexe d'Œdipe, son complexe de castration, son fantasme, son symptôme, a paru trouver la parade aux inconvénients de la science moderne pour profiter pleinement des avantages qu'elle apporte au nouveau lien social. Le symptôme contre le totalitarisme !

## LA TRANSMISSION DE L'HUMAIN

Dans ce contexte, nul ne s'étonnera que la famille ait rempli jusqu'ici une fonction de transmission. Quand elle est opératoire, elle transmet les éléments de la structure nécessaires au sujet pour s'humaniser<sup>8</sup>. L'humain n'est pas humain simplement parce qu'il est enfant d'humains, il doit prendre sur lui les fondements de l'humanité. Il doit s'approprier sa capacité d'acte, laquelle fait de l'humanité une réinvention à chaque fois. C'est pourquoi Freud peut affirmer que le plus grand pas qu'un enfant ait à effectuer

---

6. Paris, Le Seuil, collection « Points », 1995.

7. Cf., par exemple, H. Arendt, *Le système totalitaire. Les origines du totalitarisme*, Paris, Le Seuil, 1972, p. 165 ; *Qu'est-ce que la politique ?*, Paris, Le Seuil, coll. « Points essais », 1995, p. 57.

8. J. Lacan, « Note sur l'enfant » (1969), dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 373.

pour la civilisation est celui par lequel il se sépare de ses parents<sup>9</sup> ! Non pas au sens d'une distance territoriale, mais au sens où, grâce à la structure qu'il tient d'eux (Œdipe et castration), il n'a plus besoin de leur appui pour son fonctionnement psychique et son installation dans la communauté des humains – *via* son symptôme.

Une analyse historique montrerait que l'amour parental et notamment maternel pour les enfants n'a pas toujours existé (en tout cas en Europe). Il est contemporain précisément de l'avènement de la science moderne et de la névrose : XVII<sup>e</sup> siècle dans les classes favorisées, XIX<sup>e</sup> de façon généralisée<sup>10</sup>. La famille patriarcale, à laquelle d'aucuns attribuent tous les maux ou de la restauration de laquelle, au contraire, ils attendent le salut, n'a probablement jamais existé comme telle (nous l'avons déjà noté)<sup>11</sup> : elle est une reconstruction, un discours également inventé susceptible de fonder en raison la névrose de chacun. Et sur le plan scientifique, le concept de « parentalité » n'a été introduit qu'à partir des années 1960<sup>12</sup> !

Autour d'un « pacte privé<sup>13</sup> », la famille est l'espace public qui abrite une sexualité cachée et contribue à la transmission des éléments nécessaires au processus de subjectivation aux temps de la névrose et de la science<sup>14</sup>. Dès lors, la tentation est grande d'incriminer la famille chaque fois que cette transmission ne s'effectue pas. Les tenants du discours scientifique ont bien perçu que la famille avait sans doute un rôle à jouer. Ils l'ont d'abord situé

9. S. Freud, « Le roman familial des névrosés » (1909), dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 157.

10. P. Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Le Seuil, 1973 ; É. Badinter, *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel. XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, 1980 ; Y. Knibiehler, *Histoire des mères et de la maternité en Occident*, Paris, PUF, 2002 ; E. Shorter, *Naissance de la famille moderne. XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Le Seuil, 1975.

11. M. Zafiroopoulos, *Lacan et les sciences sociales*, Paris, PUF, 2001.

12. Par un psychanalyste, P.-C. Racamier. Je m'appuis sur l'enquête réalisée par C. Loustaunau-Philippe pour son mémoire de maîtrise de psychologie clinique, sous ma direction, *La maternité en acte*, université de Toulouse-Le Mirail, septembre 2004.

13. J.-P. Lebrun, *Un monde sans limite*, Toulouse, érès, 1997.

14. É. Roudinesco, *La famille en désordre*, Paris, Fayard, 2002.

au niveau de la satisfaction des besoins élémentaires. On ne leur donnera tort que sur ce point – d'y réduire l'éducation. L'expérience de Spitz est suffisamment éloquente et présente dans les esprits pour que l'on ne revienne pas davantage sur les catastrophes liées à cette façon de procéder<sup>15</sup>.

Tout le problème est que nous avons à faire avec... des sujets : avec « l'insondable décision de l'être » (Lacan) qui consent au langage et à la parole, et qui devra assumer les conséquences de son consentement, comme névrosé, psychotique ou pervers. Existe-t-il une façon de contraindre l'autre – l'enfant, le « patient », l'analysant... – à l'acte ? Existe-t-il une détermination de la prise de décision exigée par... *l'indétermination* ? Après tout, tout ce que nous visons, comme parent, éducateur, psychanalyste, c'est à amener celui que l'on accueille, dont on s'occupe, auquel l'on ouvre la tâche analysante, certes par des voies différentes, jusqu'au point où, prenant sa vie en main, il se passera de nous. Il se passera de nous en réitérant l'opération de séparation dont la structure lui fournit les moyens... tout en le laissant libre d'en user ou non : l'acte est à ce prix.

Peut-être est-il important de rappeler, je l'ai déjà évoqué, que le sujet use parfois de sa capacité d'acte pour dire non à ce que nous croyons lui offrir comme étant la bonne solution : quoique refusant notre appui, il mobilise, parce que c'est une décision, les fondements de son humanité. Des psychologues ont même cru devoir identifier un *stade d'opposition*, le « stade du non », dans le développement spontané de l'enfant<sup>16</sup>. Freud ne récuse pas l'existence de ce fait clinique. Il le corrèle d'ailleurs à la prédominance de la zone anale dans les relations de l'enfant et de sa mère : pour la pre-

---

15. Des enfants élevés en pouponnière moderne, « tayloriste », sont comparés à des enfants élevés par leurs mères en prison : les premiers présentent de graves troubles pondéraux, staturaux, psychologiques, et un grand nombre d'entre eux sont morts, ce que Spitz identifie au syndrome d'hospitalisme ; les seconds ne remplissent certes pas les conditions les meilleures pour devenir président des États-Unis, mais bénéficient de la parole de leur mère. Spitz insiste, quant à lui, sur les soins et rate cette mise en évidence tragique quasi expérimentale de la fonction de l'Autre dans la subjectivation. R. A. Spitz, *De la naissance à la parole : la première année de la vie*, Paris, PUF, 2002 ; *Le non et le oui*, Paris, PUF, 1994.

16. Encore R. A. Spitz, *Le non et le oui*, op. cit.

mière fois l'enfant peut choisir de répondre oui ou non à la demande de la mère – en l'occurrence une demande de propreté. Mais plutôt que de faire de l'exercice de l'opposition un mauvais moment à passer (pour les éducateurs) qui annule ce qu'il inclut désormais de possibilité de choix, Freud lui attribue le caractère *impossible* de l'éducation. L'usage par « l'éduqué » de sa capacité de refus devrait contribuer à soulager l'éducateur de sa culpabilité : celle-ci, qui, certes, s'enracine dans la névrose propre de l'éducateur, profite, pour s'exprimer, du fait qu'il s'accuse d'un échec éducatif relevant parfois de sa propre impuissance (négatif d'un fantasme de toute-puissance ?). Or, il devrait en déduire que c'est précisément là que se cache ce radical de l'humanité, chez lui comme chez l'autre, qu'il a pour fonction de réveiller<sup>17</sup>.

## LA NOUVELLE DONNE SOCIALE

L'époque n'est plus celle moderne qui a accouché de la névrose. Lacan le pressent lorsqu'il substitue l'expression d'« impasses subjectives » à celle, freudienne, de « malaise dans la civilisation » pour localiser les effets d'une époque dont il critique l'interprétation alors existentialiste et qu'il caractérise déjà ainsi : « L'entreprise historique d'une société pour ne plus se reconnaître d'autres fonctions *qu'utilitaire*, et dans l'angoisse de l'individu devant la forme concentrationnaire du lien social dont le surgissement semble récompenser cet effort » débouche, en effet, sur « une liberté qui ne s'affirme jamais si authentique que dans les murs d'une prison, une exigence d'engagement où s'exprime l'impuissance de la pure conscience à surmonter aucune situation, une idéalisation voyeuriste-sadique du rapport sexuel, une personnalité qui ne se réalise que dans le suicide, une conscience de l'autre qui ne se satisfait que dans le meurtre hégélien<sup>18</sup> » !

17. S. Freud fonde précisément la structure du sujet sur un rejet (*Ausstossung*, *Werfung*) et sur une négation (*Verneinung*), sans même évoquer le refoulement (« La négation (1925) », dans *Résultats, idées, problèmes*, t. II (1921-1938), Paris, PUF, 1985, p. 135-139.

18. J. Lacan, « Le stade du miroir... », dans *Écrits*, Paris, le Seuil, 1966, p. 99. Souligné par moi.

Aujourd'hui, la rationalité scientifique a cédé sa position dominante à sa variante technoscientifique mieux adaptée au marché. La technoscience fabrique les objets que le marché met à la disposition de ceux qui ont les moyens de se les payer. Mais qu'ils aient ou non ces moyens, le nouveau lien social nourrit la conviction qu'il n'existe pas de manque qui ne soit comblé, au moins potentiellement, par un objet manufacturé, tandis que toute autorité qui tiendrait sa position d'une autre rationalité que scientifique se trouve disqualifiée *jusque dans l'intime*. D'où l'émergence d'une nouvelle économie psychique qui ne compterait ni sur l'Œdipe (faute d'autorité), ni sur la castration (faute d'avoir à consentir au moins potentiellement à un quelconque déficit de jouissance) et sur laquelle Jean-Pierre Lebrun, Charles Melman, Dany-Robert Dufour, Roland Schemama et quelques autres attirent notre attention : en effet, si aucune figure d'autorité ne tient, comment la figure paternelle nécessaire à l'Œdipe perdurerait-elle ? Devant la promesse de guérir chacun du manque, à quoi bon le complexe de castration pour le symboliser ? Et si l'objet existe, qu'y aurait-il encore à entendre du savoir ?

Il s'agit d'avancer non pas que le sujet, renonçant aux moyens de la névrose, opterait pour la psychose ou la perversion, mais qu'il n'attend pas plus la réponse de l'Autre de la religion ou du mythe (comme à l'époque prémoderne) qu'il ne cherche à prendre appui sur sa structure, quelle qu'elle soit (névrose, psychose ou perversion). Du coup, ce sont tous les paramètres de l'acte qui s'effondrent – soulageant dans un premier temps le névrosé, chez qui ils étaient déjà en souffrance, d'avoir à les ressusciter –, tandis que la fonction de la famille paraît réduite à assurer les soins, le minimum vital... dont le bain de langage, sans lequel l'espèce elle-même serait mise en extinction !

Il est impossible dans le cadre imparti d'exposer exhaustivement les conséquences subjectives de ce fonctionnement du lien social contemporain<sup>19</sup>. Je me contenterai de l'un ou l'autre aspects qui nous recentrent sur les questions de la décision, de la responsabilité, de l'acte.

---

19. Cf. l'ensemble des solutions et des symptômes de la subjectivité de notre époque examiné *jusqu'ici*.

Dans son étude parue à la fin des années 1970, Christopher Lasch<sup>20</sup> constate que, de façon dominante, les mères ne se comportent plus de façon spontanée et font moins appel à l'expérience de leurs propres mères et grands-mères dans le savoir desquelles elles ont perdu confiance. Elles s'adressent aux experts : pédiatres, pédopsychiatres, accoucheurs, psychologues, païdo-éthologues... Elles attendent que ces derniers prescrivent quels gestes faire, quelle interprétation donner aux cris du bébé, quelle marque de couches acheter, quelles interactions provoquer pour le développement optimal du nouveau-né !

D'une part l'enfant est un objet diversement encombrant que l'on cherche à acquérir par des moyens et à des âges défiant la biologie – et que l'on revendique comme un droit participant du bonheur, du bien-être dû à chacun(e). Son altérité doit être réduite (cf. le fantasme du clonage et la promesse de l'ectogenèse<sup>21</sup>... et les violences sexuelles et autres dont il est de plus en plus victime). Il est investi comme un capital, une prise de participation sur le futur : c'est dans la réalité que les parents entendent réussir avec lui ce qu'ils ont parfois échoué dans leur vie, et non plus sur le seul terrain du fantasme qui alimentait les rêves des névrosés.

D'autre part, la sexualité perd l'abri qu'elle avait trouvé dans la famille : elle devient une menace que l'on s'efforce de traiter, soit en la considérant comme une jouissance consommable à l'instar de n'importe quel autre bien « public<sup>22</sup> », soit en la rédui-

---

20. C. Lasch, *La culture du narcissisme*, Castelnau-le-Lez, éditions Climats, 2000.

21. H. Atlan examine, dans *L'utérus artificiel*, les conséquences de l'ectogenèse pour l'humanité : la séparation complète entre sexualité et reproduction. Les femmes voudront-elles des enfants et s'attacheront-elles à eux dès lors qu'elles seront dans la même position que les hommes puisque la science les aura débarrassées de la maternité ? Comiquement, un sondage IPSOS révèle au même moment qu'un pourcentage non négligeable d'hommes rêvent du moment où la science leur permettra de porter eux-mêmes leurs bébés : le désir fait de la résistance !

22. Pour mieux apprécier la logique du discours capitaliste et l'ignorance où il se trouve des enjeux de société, pour mesurer à quel mépris des faits conduisent la forclusion du sens, la réduction du sexuel au biologique et l'utilitarisme ambiant, voir cette revue de presse du lundi 16 août 2004 établie par L. Frichet pour [mediscoop@sante.net](mailto:mediscoop@sante.net) : « "L'amour est bon pour la santé" ! C'est ce qu'annonce *L'Express* numéro 2772 sur la Une. "Les scientifiques l'affirment :

sant à la reproduction de l'espèce, dont la science dispensera les femmes par l'ectogenèse, soit, ce qui n'est pas exclusif de la voie précédente, en renonçant à la jouissance sexuelle (cf. la virtualisation de la vie sexuelle chez beaucoup de nos contemporains, au point d'inquiéter les démographes).

Pour ceux qui ne prendraient pas trop au sérieux cet état de fait, je rappellerai qu'en Europe, entre le quart et la moitié des femmes sont victimes de sévices au sein de la famille, et que, pour la tranche d'âge comprise entre 16 et 44 ans, la violence exercée par un partenaire masculin est la première cause d'invalidité et de mortalité – avant même les accidents de la route et le cancer !

Cette idée d'une technoscience qui ne laisse aucun domaine de la subjectivité humaine en dehors de son savoir, qui efface la distinction entre le privé et le public, qui n'abandonne au sujet *aucun espace d'incertitude* qui solliciterait une prise de décision a un nom : c'est la bureaucratie<sup>23</sup>. Est-il déplacé de faire ici allusion au référendum français sur le projet de constitution européenne ? Un collègue psychanalyste déclarait que ce texte était le parfait exemple des produits de la bureaucratie : techniquement parfait compte tenu de la mobilisation des meilleurs experts européens du moment en la matière, les électeurs ne pouvaient que voter « oui ». Il était évident pour lui que le non était une protes-

---

l'amour est aussi une mécanique biologique. De nouvelles découvertes démontrent que chaque passage à l'acte déclenche une multitude de chamboulements aussi bénéfiques qu'insoupçonnés pour l'ensemble du corps. En somme, une pratique vieille comme le monde qui, entre autres plaisirs, permet de vivre mieux", note l'hebdomadaire dans un dossier de huit pages. *L'Express* retient notamment que "la molécule qui procure une sensation de plaisir pendant l'orgasme est celle qui favorise le lien unissant la mère et l'enfant au moment de la tétée", ou encore indique que, selon un chercheur écossais, "faire l'amour au moins trois fois par semaine prolonge l'espérance de vie, en moyenne, de dix ans".

23. J'avoue pourtant avoir été surpris, alors que je rédigeais le présent texte, par la visite d'une étudiante slovaque. Elle me disait combien de ses camarades slovaques avaient préféré retourner finir leurs études en Slovaquie devant les embarras de la bureaucratie française : il y a tellement de règlements que personne ne les connaît et que l'on obtient ou des réponses contradictoires ou la réponse souhaitée hors délais. Au point d'avoir la nostalgie de l'administration étatique que critiquaient leurs parents !

tation contre ce caractère implacable. Ce relais du discours universitaire par le discours hystérique était pourtant le seul aspect positif qu'il trouvait au non – indiquant ainsi qu'il convenait néanmoins de faire allégeance aux experts. Est-ce à dire que le lien social lui-même, c'est-à-dire la possibilité de changer de discours, doit être sacrifié sur l'autel du réalisme ? Nombre de tenants du non ont tenté de faire entendre qu'il s'agissait là d'un non qui de fait faisait exister une autre Europe. Les tenants du oui leur ont objecté la logique des experts : le non est contre l'Europe. En d'autres termes, ce sont les partisans du traité qui ont créé le mythe d'une France anti-européenne et repliée sur elle-même, argument qui leur sera resservi et qu'ils reprendront à leur compte pour expliquer l'attribution des Jeux olympiques de 2012 à Londres et non à Paris !

Prendre en considération la nature du lien social contemporain, c'est avoir une idée de cette logique et de la « commande » sociale qui « pré-interprète » nos interventions, nos propositions et nos métiers : de sorte que le sujet qui cherche à y loger sa *singularité* nous identifie à la fois à l'autorité en faillite et à la bureaucratie qui tente de le faire marcher au pas ; il nous bousculera, comme dans telle cité urbaine on casse tout ce qui rappelle les pouvoirs publics (voitures de police, panneaux de signalisation, cabine téléphonique, véhicule des pompiers, bus, taxi...) ; et le sujet qui cherche à s'y *adapter* nous abandonnera sa vie privée, demandera des techniques de la vie aussi bien familiale que sexuelle, exigera un service après-vente, et viendra ensuite porter réclamation du « bien-être » qui lui est dû et qu'il n'a pas su trouver en rayon ou trop vite avarié... D'où, d'ailleurs, la protestation souvent entendue à l'encontre d'un Autre auquel il est impossible de se fier : « C'est injuste ! »

#### « RESPONSABLE, MAIS PAS COUPABLE »

Cette nouvelle conception de la responsabilité contamine tous les étages de la société. Ainsi, le problème de l'impunité et de la culpabilité rebondit avec les crimes commis par des personnes relevant du champ de la psychiatrie. Plusieurs affaires récentes ont défrayé la chronique en France. Lorsque l'état mental d'un individu est estimé priver ce dernier de la responsabilité de ses

actes, celui-ci ne saurait être condamné pour crime. Cette mesure, supposée protéger les « malades mentaux », laisse les familles des victimes démunies pour faire valoir leurs droits (réparation d'un préjudice physique ou moral). Ainsi une personne peut-elle être tuée par une autre sans qu'il y ait crime – version inversée de *l'homo sacer* cher à Giorgio Agamben<sup>24</sup>. L'une des solutions envisagées consisterait à reconnaître juridiquement un crime sans criminel, ce qui permettrait, d'un côté, de se retourner vers les assurances et autres compensations légales, et, d'un autre, de mettre un nom sur une perte dont ce nom faciliterait – c'est la thèse officielle – le deuil.

Les lecteurs de Louis Althusser<sup>25</sup> savent qu'un criminel peut revendiquer la reconnaissance et la punition d'un acte – qui lui restitueraient sa responsabilité et traiteraient sa culpabilité. Cela dit, le mécanisme d'imputation de la faute n'est pas aussi simple qu'il y paraît. Louis Althusser lui-même, malgré ce qu'il demande explicitement, finit par reconstruire une chaîne de causalité qui le réduit au résultat de ses déterminations : la faute revient à ses parents, à la conjoncture, à sa femme, à la société... Cette construction n'est pas typique de la psychose : certes, dans la paranoïa, le sujet projette son désir sur l'Autre dont il se déclare l'innocente victime. Mais la plupart des acteurs de la société moderne semblent partager la même idéologie (logique) scientiste d'une détermination absolue – celle-là même qui poussait Lacan, « par une analogie légitime », à les ranger « dans la catégorie de psychose sociale<sup>26</sup> » ! D'où les tentatives d'obtenir de la science une réponse qui lie l'origine du sujet (« que suis-je ? », « d'où est-ce que je viens ? ») et la garantie de la loi commune (par un Dieu créateur...). Cette solution doit permettre à chacun de trouver un ersatz de péché originel : la faute était écrite! Cette faute libérerait chacun de sa culpabilité névrotique (laquelle peut se dire : « C'est ma faute, j'ai un désir meurtrier »), de sa propre projection paranoïaque (« l'autre m'en veut personnellement »), mais dédouanerait éga-

24. G. Agamben, *Homo sacer 1, le pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Le Seuil, 1997.

25. L. Althusser, *L'avenir dure longtemps*, Paris, Stock, 1992.

26. J. Lacan, « Question préliminaire... », dans *Écrits, op. cit.*, p. 576.

lement ses *semblables* de leur responsabilité (« ce n'est pas nous ! »). La faute est de l'Autre, et toute responsabilité, la mienne et celle desdits *semblables*, est dégagee. Je suis dès lors engagé avec mes partenaires dans un jeu : il s'agit de se jouer de l'Autre. En toute impunité. Si j'échoue, je suis passible d'une peine vécue sur le mode du gage<sup>27</sup> !

Un exemple prélevé dans l'actualité politique<sup>28</sup>. Plus d'un siècle après la phrénologie d'un Lombroso, le ministre italien des Réformes institutionnelles (2005), membre de la Ligue du Nord, Roberto Calderoli, déclare que « les Albanais et les autres races [?] ont démontré qu'ils étaient davantage portés aux agressions et à la violence ». D'où cette fructueuse idée, puisque leur crime est déjà écrit : faire payer une caution aux étrangers demandeurs de visa !

Autre exemple. Il y a quelques années, éclatait en France (et d'ailleurs dans d'autres pays d'Europe) le scandale du sang contaminé : on avait continué à distribuer, pour des raisons économiques et sociales, et, peut-être même, à prélever des échantillons sanguins, alors que l'on savait que les populations d'origine étaient susceptibles d'être porteuses du VIH. Un soir de novembre 1991, la ministre des Affaires sociales au moment des faits incriminés, Georgina Dufoix, en pleine tourmente, prononce une formule qui marquera de son empreinte tout le dossier : « Responsable, mais pas coupable. » Le Premier ministre de l'époque, Laurent Fabius, et Georgina Dufoix sont relaxés ; le secrétaire d'État à la Santé, Edmond Hervé, est condamné mais dispensé de peine.

Se pourrait-il que la formule de Georgina Dufoix soit paradigmatique de la contemporanéité ? Le lien social actuel efface la figure des maîtres (ceux qui ont à assumer la responsabilité de leurs actes et à veiller à ce que chacun rende compte des siens) pour leur substituer un savoir de gestionnaire : la bureaucratie et

27. A. Garapon, comparant les systèmes juridiques américain et français, met en évidence leur substitution aux anciens rituels : mais là où la justice française a maintenu la dimension dramatique et le lien à la transcendance du peuple, la justice américaine favorise la dimension horizontale entre les joueurs d'une même partie (*Le bien juger*, Paris, Odile Jacob, 2001).

28. J. Chatain, « Les étrangers ont-ils la "bosse du crime" ? », *L'Humanité*, jeudi 16 juin 2005, p. 15.

l'administration. Celui qui la fait fonctionner la sert : il est responsable, mais pas coupable des défaillances d'un système qu'à l'occasion il dénonce quand il ne se retranche pas derrière un devoir de réserve (voir le procès Papon, préfet du gouvernement de Vichy sous l'Occupation<sup>29</sup>). Pendant longtemps (c'est-à-dire encore aujourd'hui), en cas de crise, on cherchait le « lampiste » ou le « fusible » : quelques « responsables » de second rang portent le chapeau. Aujourd'hui, l'accident est attribué à la fatalité et passe par profits et pertes. À la rigueur, les responsables « politiques » en appelleront aux réformes du système, alors que la politique proprement dite est elle-même abandonnée à la gestion administrative des problèmes.

Ce « responsable mais pas coupable » n'est que l'héritier de la division entre rationalité scientifique et sens. Il n'est d'ailleurs pas sans lien avec celui entre reproduction et sexualité évoqué plus avant. Pourtant, dans cet écart entre explication (scientifique) et justification (recours au sens), réside le réel du sujet, indéchiffrable par la science et non résorbable dans le sens : à partir duquel seulement une éthique peut être convoquée...

## UNE ISSUE... FORCÉE : LA LOGIQUE COLLECTIVE

C'est dans ce contexte qu'il convient de reprendre les questions que nous nous posons en commençant. L'intervention de chaque acteur doit-elle consister à faciliter l'insertion de ceux dont il prétend s'occuper (les autres !) dans le discours capitaliste ? Impossible de répondre oui, ce qui reviendrait à opter pour l'éradication du sujet. Mais impossible de répondre non, car comment espérer survivre dans un milieu que l'on refuse ?

Bien sûr, nous tenons quelques points d'appui sûrs : soutenir la singularité et le sujet de la parole, respecter le symptôme, traquer les manifestations du désir, prendre la mesure des solutions adoptées par chacun, soutenir (rendre) la responsabilité de sa position de chacun... Certes, il peut en user de façon à ce qu'il

---

29. G. Boulanger, *Plaidoyer pour quelques juifs obscurs victimes de monsieur Papon*, Paris, Calmann-Lévy, 2005 ; *Papon : un intrus dans la république*, Paris, Le Seuil, 1997 ; *Maurice Papon : un technocrate français dans la collaboration*, Paris, Le Seuil, 1994.

ait à en souffrir et nous avec : mais du simple fait d'en avoir usé, fût-ce pour dire non, il retarde l'échéance d'un temps où cette possibilité aurait disparu !

Plus simplement et plus modestement : à quelle condition un enfant fait-il le pari de la vie ? La question vaut d'être posée, à une époque où la première cause de mortalité des adolescents et des jeunes est le suicide (à concurrence égale avec les accidents). Étrange époque, en effet, où, au moment de prendre sa place dans le champ social, le sujet ne trouve parfois d'autre échappatoire, pour sauver sa singularité, que de se tuer !

Freud déjà et Lacan après lui ont mis en évidence le rôle de ceux qui savaient soutenir, *par leur présence* et l'hypothèse d'un « irréductible » à l'Autre quel qu'il soit, le pari pour la vie. Ce *vivant* a reçu plusieurs noms : « père réel », « psychanalyste » (dans le dispositif de la cure), quiconque incarne (pour un autre) ce désir de vivre... Tout compte fait, cet autre est n'importe quel *vivant, dont la rencontre est contingente* : l'institutrice sans laquelle le déclic de l'apprentissage scolaire ne se serait pas fait ; l'ami qui nous a entraîné dans telle aventure humaine ; le professeur dont l'accueil révèle l'aptitude de l'étudiant à la pensée ; l'anonyme dont le sourire, le regard, le contact, a soudain éveillé à la présence de l'autre ; le poète (ou le romancier) dont la lettre a défait les faux-semblants, etc. Et n'est-ce pas celui-là qu'il s'agit d'être : celui qui dit à l'autre justement que le pari de la vie mérite d'être tenté ? Ainsi pourrais-je, aujourd'hui, s'il le fallait, dénombrer un certain nombre de ceux sans lesquels je ne pourrais pas écrire ces lignes faute du courage d'être encore là...

Cette référence au vivant ne change-t-elle pas un peu notre perspective de départ ? Il s'agit à présent non pas d'attendre que (ou de pousser pour que) l'autre fasse le premier pas, mais d'oser chacun le pas qu'il pense devoir poser, sans savoir la décision (ou l'absence de décision) de l'autre. Ce que sera le monde dépend du pas que j'effectue, ainsi que Marx lui-même l'a avancé<sup>30</sup>... Nous

---

30. « À la place de l'ancienne société bourgeoise, avec ses classes et ses antagonismes de classes, surgit *une association où le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous* » (K. Marx et F. Engels, *Manifeste du Parti communiste (1847)*, Paris, éditions sociales, 1967, p. 70, souligné par moi).

ne savons pas où va le monde changé par ce pas, mais sans ce pas (si chacun l'attend de l'autre), nous n'irons nulle part et continuerons à nous offrir à la consommation qui le consume.

À dire vrai, j'ai entraîné mon lecteur dans un long détour pour une conclusion dont la banalité n'a d'égale que la raison qui la fonde : le problème, dans le travail pour la vie, est non pas de s'être trompé – ce qui ne serait évitable qu'à condition qu'existe un savoir déjà là, celui qui justifierait la bureaucratie –, mais de n'avoir rien fait. Et là encore, attention : faire le premier pas consiste parfois à s'écarter du compagnon que l'on tient par la main. Peut-être marchera-t-il seul, peut-être attrapera-t-il la rambarde, peut-être courra-t-il derrière nous pour se raccrocher à notre bras, peut-être est-ce nous qui trébucherons en le quittant et lui qui nous retiendra dans notre chute... Mais pas sans avoir pris, lui et nous, chacun, responsables, notre décision et une direction.